

DISSERTATION DE CULTURE GÉNÉRALE

(épreuve n° 251)

ANNÉE 2017

Épreuve conçue par HEC Paris
Voie économique et commerciale

Les premières formes d'écriture avaient pour but de faire des comptes : il s'agissait de se souvenir du nombre d'objets rendus au moyen de signes matériels, tracés sur une tablette de cire ou un papyrus. Ce qui était écrit, contrairement à ce qui était dit, n'avait pas vocation à être modifié et la formule "faire parler un texte" paraît d'autant plus oxymorique. La parole est l'apanage des êtres pensants et le texte, reste d'une parole déjà dite, écrite donc figée, se trouve en dehors de cette actualisation permanente qui est propre à la parole. Faire parler un texte, c'est réussir à le sortir de cet état de momification pour le faire advenir au monde des êtres parlants. Pour autant, réciter ce texte à l'oral ne saurait suffire à le faire parler, il s'agit surtout de savoir si le texte peut dire plus que ce qu'il dit, condition nécessaire pour considérer qu'il appartient à cet infini positif de l'Homme qui s'incarne dans la parole et qui consiste à ne jamais s'en tenir au donné - une des formes de ce que Rousseau nomme "la perfectibilité". Cette parole cachée que

manipulerait le texte ; c'est alors à l'Homme de l'extraire et de s'en saisir, car c'est toujours une subjectivité qui fait parler un texte.

Un texte peut-il alors être plus que le témoin d'une parole figée que l'on transmet ?

Si le texte est avant tout une parole momifiée pour être conservée, sa réinterprétation par un être parlant peut lui rendre vie et faire advenir de nouveaux sens. Cette parole du texte est alors le pharmakon - remède et poison - de l'échange de paroles.

Un texte est en premier lieu ce qui reste d'une parole qu'on a figé pour qu'elle soit gardée et transmise ; il dit, montre, mais ne parle pas.

Un texte est la mise à l'écrit au moyen de signes scripturaux de ce que l'on a voulu conserver d'une parole : sa vocation est de montrer ou d'informer et en ce sens il n'a pas la volatilité propre aux paroles. Le proverbe bien connu "les paroles s'envolent, les écrits restent" est une manifestation de ce fait qu'un texte écrit est figé, que le sens qu'il transmet n'a pas vocation à dire plus que ce qui est écrit ; autrement, le sens ajouté serait lui aussi écrit. À cet égard, le choix de l'Islam de ne pas réinterpréter le Coran et de s'en tenir au texte, ou le retour au livre - "sola scriptura" du Protestantisme sont des exemples patents

de cette opposition entre un texte figé et la parole qui évolue.

Si le texte se maintient tel quel, c'est que sa vocation est d'être transmis au-delà de ce que permet la parole.

Dans le Phèdre de Platon, la divinité égyptienne Teuth dit ainsi avoir trouvé le remède à l'oubli à travers l'écriture, qui permettra aux hommes de garder les paroles en mémoire.

C'est une des raisons pour lesquelles l'invention de l'imprimerie fut une telle révolution : les textes fondateurs des sociétés sont toujours écrits, témoins immuables du passé ou symboles des institutions, comme la Constitution d'un Etat ou la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, qu'on n'oserait "faire parler".

Pour autant, le rapport ambigu de l'Homme à l'écriture, induit par le passage de la logosphère à la graphosphère, pour reprendre Régis Debray, appelle à révivifier la parole figée du texte, avant qu'elle ne meure.

À la découverte de Teuth dans le Phèdre, le roi Thamos oppose qu'il s'agit là de la mort de la mémoire, car les hommes se souviendraient de l'extérieur et non depuis eux-mêmes : l'écriture est donc oubli de la parole en même temps que condition de sa survie. L'évolution donnerait raison à Thamos puisque à la supériorité ontologique que Socrate donne à la parole par rapport au texte on se substituer le mépris pour ce qui n'est pas écrit : l'oubli des civilisations africaines, puisque il s'agissait de civilisations "sans écrits" comme au Ghana en est un des nombreux exemples.

Au but premier de transmission d'un texte il nous faut ajouter un impératif de réactualisation, rendre vie à la parole contenue dans le texte et le faire parler.

En ce sens, la réinterprétation d'un texte par un être parlant peut lui faire dire davantage que ce qu'il dit et le faire advenir à cet infini des sens produit par la parole.

Cette réinterprétation prend d'abord la forme d'un retour sur les idées du texte : faire parler un texte, c'est s'attacher à révéler ses possibles sens cachés, obtenir un aveu du texte. Tel est le but des commentaires de textes ou de leur analyse en général, toujours féconde - les Modernes ont bien entendu étudié les textes des Anciens pour leur donner un sens nouveau. Au-delà des idées, il peut s'agir de savoir quelles leçons peuvent être tirées d'un texte. En ce sens, les enseignements des Paraboles évangéliques ou des mythes grecs sont des exemples de textes que l'on fait parler : dans un cas, la métaphore du Semeur montre la persévérance nécessaire pour "porter du fruit", dans l'autre, la métamorphose d'Arachné rappelle au mortel ce qui l'attend s'il fait preuve d'hybris.

En outre, à la réinterprétation d'un texte pour le faire parler s'ajoute la manière qu'a le sujet parlant de recevoir le texte, la façon dont les paroles se "dégèlent". L'expression de paroles "gelées" qui pourraient dégeler au contact d'un humain vient de Rabelais dans

Le Quart livre, où chaque parole est un glagon qui laisse résonner des mots emprisonnés lorsqu'on le touche. De la même façon, un texte ne parle pas de la même manière à tout le monde, chacun le "dégèle" différemment. La façon de prononcer un discours est au moins aussi importante que son contenu, et la lettre, texte écrit à l'intention d'une personne en particulier, ne dit pas la même chose à tous, et peut en dire bien plus que ce qu'il n'y paraît, comme pour les messages codés.

Cependant, c'est finalement la subjectivité de chacun de ceux qui font parler un texte qui permet que celui-ci puisse prendre une infinité de nouveaux sens: ils ne font pas que faire parler le texte, c'est eux qui parlent à travers lui. En effet, chaque individu "pense un monde que [son] langage a préalablement ordonné" comme le dit Benveniste dans ses Problèmes de linguistique générale. Si la langue donne quelques dénominateurs communs, chaque mot écrit correspond à différentes choses selon celui qui les lit, car chaque homme avance dans des "forêts de symboles" baudelairiennes différentes. D'ailleurs, la simple traduction d'un texte peut donner à celui-ci de nouveaux horizons, et le faire parler d'une toute autre voix.

Réactualisé par un être parlant, un texte peut donc en dire beaucoup plus que ce qu'il transmet à l'origine, et être ainsi parlant. Pour autant, cette parole

du texte peut-elle s'inscrire dans l'échange qui caractérise toute parole ?

Faire parler un texte pose le problème de l'échange de cette parole : la parole du texte est plus qu'une parole qui transmet et convoque des idées, c'est une parole échangée, mais ambivalente.

Celui qui lit un texte le fait parler en l'interprétant à sa manière, alors même que celui qui l'écrit espérait parfois faire passer un message immuable, qui échapperait à la modification du sens de la mécanique d'interprétation.

Rousseau dans ses récits autobiographiques comptait ainsi se montrer tel qu'il était, ayant souffert des jugements portés sur lui. Quant à Augustin, il ajoutait "ses frères" comme destinataires de ses Confessions, et l'épisode le plus célèbre est resté celui du vol des poires.

Pour pasticher Montaigne, un texte est finalement "moitié à celui qui écrit, moitié à celui qui le fait parler" : la parole extraite du texte est donc poison dans l'échange en même temps que possibilité d'échanger.

La parole du texte est de même à la fois masque supplémentaire entre les hommes et possibilité de transparence. À considérer comme Rousseau que les premières paroles furent des chants, reflets d'émotions, la froideur d'une parole écrite qui transmet des idées et non des sentiments une fois révivifiée ne peut que contribuer à ajouter des masques entre eux pour qu'ils

se cachent derrière. Pour autant, c'est bien au travers d'un texte écrit que l'on peut "parcer le voile" de ce que la parole a mis entre moi et moi-même. Bergson pense ainsi qu'un romancier "assez hardi" peut par son style donner à voir à celui qui lit le texte - et le fait parler en se l'appropriant - les mille-et-unes oscillations de ses états d'âme, là où la parole fait habituellement voir une fausse découpe de l'espace-temps tel qu'il est vécu.

Enfin il est un type de texte qui n'a pas besoin qu'on le fasse parler, qui parle même, seul, à celui qui le lit, car les nouveaux sens qu'il induit sont le fruit de ce qu'il évoque au lecteur. Le texte poétique est toujours une parole en devenir, qui s'ouvre à la multiplicité des sens lorsque'elle est échangée. En effet, le poète n'est pas celui qui invente de nouveaux mots mais celui qui leur fait dire ce qu'ils n'avaient jamais dit, par un jeu sur la langue qui conserve un sens, mais comme flottant. Nul besoin alors de faire parler "la mer, là mer, toujours recommencée" de Valéry dans le "Cimetière marin" ; les poèmes parlent d'eux-mêmes.

Un texte est certes le témoin d'une parole qui doit être conservée et transmise, mais cela n'implique pas qu'elle doive rester inchangée. Il s'agit de faire parler le texte pour qu'il ne transmette pas un sens fini et que la parole qu'il contient ne

tombe pas dans l'oubli. Celui qui fait parler un texte est alors celui qui se l'approprie, en l'interprétant ou en le ressentant, le comprenant à sa manière : chaque homme qui fait parler un texte lui fera dire quelque chose de nouveau - infini propre à la parole humaine. Néanmoins l'échange de cette parole extraite du texte est ambigu, car celle-ci bride et encourage l'interprétation. Faire parler un texte, c'est donc lui faire dire plus que ce qu'il dit, mais aussi risquer de lui faire dire le contraire de ce qu'il disait : d'où l'importance d'échanger autour d'un texte, afin que de la confrontation de ce qu'on lui fait dire émerge un horizon commun.